

Biennale des lettres de Dakar

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Citer cette page

Biennale des lettres de Dakar, 1990

Consulté le 02/03/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4111>

Copier

Description & analyse

Analyse1990. Biennale des lettres de Dakar
Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote16.1.6
Collation6

Présentation

Date[1990](#)
Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages6

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 08/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

WILLIAMS BASSINE, UNE VOIX GUINEENNE

Williams Bassine est né en 1944 à Kankan en Guinée d'un père libanais et d'une mère guinéenne. Il a effectué ses études secondaires et en partie supérieures en Guinée à l'institut Polytechnique de Conakry. Il a achevé ses études en mathématiques et physiques à Paris avec un doctorat en sciences physiques. De retour en Afrique, Bassine a enseigné les mathématiques dans divers pays d'Afrique: Sénégal, Côte-D'Ivoire, Mauritanie. Il vit actuellement en Guinée. Son oeuvre littéraire comprend ~~deux~~ *trois* romans.

Saint-Monsieur Baly, Paris: Présence Africaine 1973.
Grace à l'obtination et à la persévérance d'un ancien instituteur, un village finit par obtenir le droit d'ouvrir une école primaire

Wirriyamu, Paris: Présence Africaine 1976.
Dans ce roman, l'auteur retrace la destruction d'un village de ancienne colonie portugaise par les fascistes portugais. Réalisme et lyrisme se mêlent aux souvenirs personnels du romancier et font de ce roman, l'un des chefs-d'oeuvre de la littérature combattante des années 70.

Wirriyamu a été traduit en allemand dans l'ex-RDA aux éditions Volk und Welt en 1987.

Le jeune homme de sable, Paris: Présence Africaine 1979.
La haine d'Oumarou à l'égard du régime oppressif de son pays n'a d'égale celle qu'il éprouve pour son père, un politicien. Un geste irréparable provoquera l'étincelle qui mettra en danger le régime. Oumarou est comparé symboliquement au grain de sable qui transforme le pays en désert. Insignifiant en soi, le grain de soi allié à d'autres forces peut provoquer de grands événements. Oumarou meurt mais d'autres naîtront et qui prendront la relève.

Cet interview a eu lieu lors de la 1ère Biennale des Lettres à Dakar du 12.12.90 au 18.12.90.

Longtemps coupée du monde, la littérature guinéenne a sombré dans

Alphabète Paris, Présence africaine 1981

Le silence et ont devenu par la force des choses une littérature d'exil. Pourtant ce pays a marqué les premiers pas de la littérature africaine moderne. Cheikh Lamine, K. Diallo, puis les écrivains de Guinée et des écrivains de l'école de Williams. Ensuite Kérékou. Alors l'école de l'exil des écrivains ou mauritaniens. Les écrivains mauritaniens ont donné une belle lettre de la vie africaine et d'ailleurs. Alors et ont de dictature, les écrivains ont toujours été libres de s'exprimer sans crainte des représailles.

Quelle est la place de l'écrivain dans la société guinéenne après 20 ans de dictature. Quel rôle joue-t-il ? La littérature guinéenne est-elle une littérature d'exil ?

Pour les raisons politiques que vous connaissez, la littérature guinéenne est devenue une littérature d'exil, et il semblait en être ainsi dans cette voie. En effet, parmi les écrivains connus, Djibril Diop Mbaye, Alphonse Fatiha, Moukoko, je puis le dire à titre en Guinée. J'ai été obligé de regagner la Guinée à la suite du conflit frontalier Sénégal-Mauritanie. La Mauritanie a expulsé tous les "étrangers" et je me suis donc retrouvé en Guinée. Certes, je comprends les écrivains qui continuent de vivre à l'étranger car la vie en Guinée est très difficile. D'autant plus que la plupart des Guinéens vivant au pays ont conservé une mentalité de militaires. Ils n'ont pas réellement pris conscience que les choses ont changé chez nous et que nous devons les faire changer. En outre, on constate qu'il existe une espèce d'antipathie entre les Guinéens ayant vécu au pays sous l'ancien régime et ceux qui sont rentrés. En effet, si je prends mon cas personnel, je suis souvent mis en marge des événements culturels, comme le PAMA ou bien récemment encore à eu lieu à Conakry un colloque international auquel je n'ai pas été convié. L'ancien esprit demeure. Au sein de l'association des écrivains guinéens qui a été créée, les membres se tiraillent les fonctions. Certains prétendent être écrivains bien qu'ils n'aient jamais rien publié. A ma grande surprise, j'ai appris que je suis secrétaire à l'information, aux droits d'auteurs bien que jamais personne ne m'ait contacté. Pour les besoins du colloque, on s'est servi de

mon nom et on a découpé ma photo dans un livre pour la coller sur les programmes. Il est très difficile de faire un travail sérieux d'autant plus que tout le monde se targue d'être poète.

Quel est l'avenir de la littérature guinéenne?

J'ai foi en la jeunesse montante. J'ai l'espoir qu'elle balayera d'abord tous ceux qui abusent encore de leurs pouvoirs et qu'ils nous livreront des oeuvres dignes d'intérêt. Parmi ces jeunes beaucoup ont déjà très souffert et c'est à travers la douleur que l'homme se forme et que l'écrivain apprend à écrire. Parmi eux, certains ont été torturés, enfermés au camp Boiro et cette expérience si douloureuse soit-elle est déterminante pour leur vie. D'autres soi-disant écrivains qui n'ont jamais rien écrit, étaient des membres actifs de l'ancien régime qu'ils ont soutenu à fond. Ils n'ont rien à dire, aucun message littéraire à livrer.

La Guinée est le seul pays d'Afrique à avoir fait l'expérience des langues nationales. Après le décès de l'ancien Président, le peuple guinéen s'est écrit "à bas les langues nationales, vive le français". En tant qu'écrivain qui écrivait dans une langue étrangère, comment considérez-vous l'expérience guinéenne?

Si le peuple guinéen a crié ce slogan, il a raison. Il a d'autant plus raison que malgré l'imposition des langues nationales, chacun devait écrire dans sa langue maternelle, ce qui est aberrant c'est que Sékou Touré ne parlait qu'en français pour s'adresser à la foule. Pour nous la langue française est une langue de communication à l'intérieur de nos tribus, de nos villages et entre les diverses ethnies. Sékou Touré se contredisait lui-même en parlant en français. Il parlait certes Soussou avec les Soussous mais afin que son message passe à travers le pays, il parlait français. Nous sommes d'accord que nous aimons nos langues maternelles, que nous les cultivons et les respectons mais que l'on n'en fasse pas des moyens démagogiques et se targuent d'être plus Africains que les autres parce que nous parlons nos langues.

alors que toute l'administration continue à fonctionner en français

Y-a-t-il eu des oeuvres littéraires en Soussou, Peuh, Malinké, etc...

Personnellement, je n'en ai pas vu. Je doute qu'il y en ait de très importantes. Si je devais écrire en malinké, le premier problème qui se poserait quel alphabet devrais-je utiliser. Les phonèmes qui ont été utilisés ne répondent pas toujours au son si bien que si j'écrivais en malinké rien ne me prouve que mon lecteur serait en mesure de me lire. Il existe tout un mécanisme psychique car celui qui lit le malinké en caractères latins aura tendance à préférer la version française. En ce qui concerne les langues nationales, je pense qu'il existe une certaine confusion; car le problème se pose à deux niveaux. Il y a la tradition orale qu'il faut respecter et l'écriture. Il faudrait que les deux secteurs se rejoignent et se nourrissent mutuellement. Il ne faut pas faire coûte que coûte du malinké en langue latine. L'alphabétisation à outrance menace notre façon de voir, notre façon de vivre dans les villages. Cela atomise complètement car prendre un livre, c'est vivre seul. On est toujours seul à lire un livre; alors que la tradition orale permet de créer une chaleur humaine: on ne parle jamais seul. On raconte des histoires à d'autres personnes qui écoutent. L'alphabétisation à outrance va finir par désintégrer complètement nos habitudes villageoises. Il faut encourager l'alphabétisation mais il ne faut pas perdre de vue les dangers que cela comportent et en faire le programme modèle, un but, un objectif et transformer ainsi nos villages en des villes.

Dans ce sens, il aurait quand même intéressant qu'il y ait des chercheurs qui recueillent cette tradition orale, qui conservent tout ce trésor oral.

Le mot conserver est triste en soi: car conserver signifie qu'on est entrain de perdre. Il faut encourager l'oralité en elle-même. Si on va dans les villages avec un magnétophone et on dit aux vieux, vous allez bientôt mourir raconter nous vite vos souvenirs, tout ce que vous savez. Vous allez d'abord les terroriser. C'est faire croire qu'il n'y a personne qui peut prendre la

relève. Il faut laisser aux gens leurs formes culturelles. Il vaudrait mieux encourager l'oralité afin que même ceux qui vont à l'école apprennent non seulement à lire mais aussi à garder en mémoire nos hauts faits. Sinon cela devient une histoire de conservateur. Il faut mieux mettre tous ces vieillards dans du phormol, en vitrine avec un magnétophone à côté. Ce serait la meilleure façon de les conserver.

Vous vivez en Guinée et vous êtes donc en contact direct avec votre peuple. Avez-vous un lectorat guinéen?

Le problème est bien simple: il n'y a pas de librairie, il n'y a pas de livres à Conakry. L'une des raisons de la grève actuellement à l'université, c'est qu'il n'existe pas de bibliothèque. Je ne parle pas lectorat. On trouve des boutiques qui vendent de vieux journaux, des plaquettes de poèmes, des brochures de l'Association des Ecrivains de Guinée. Mais il n'existe pas de librairie où on peut demander un titre de livre. en outre, le coût est tellement élevé que personne ne peut s'offrir le luxe d'un livre. Je prends un exemplaire un livre qui coûte 5000FCFA, revient en Guinée avec l'inflation à 15000F. Or le fonctionnaire en gagne 40 000F. Le fonctionnaire qui aime la lecture, ne peut pas prendre le risque d'engager la moitié de son salaire pour acheter un livre. Actuellement Djibril Tamsir Niane se bat pour créer une librairie à Conakry. Seule la bibliothèque franco-guinéenne fonctionne. Le livre n'a pas d'avenir en Guinée, car avant de chercher à lire on cherche à manger. Et lorsqu'on a trouvé à manger on est tellement fatigué que l'on est plus en mesure de lire. Le problème est économique. Le livre est un produit qui se vend. C'est un drame d'autant plus que la culture est devenu un créneau sûr pour certains escrocs qui s'enrichissent ainsi. La définition de la culture est tellement vague que tout le monde peut en faire partie. L'état perçoit des subventions et cela attire tous ceux qui ont l'esprit de lucre.

Lors de la séance plénière nous avons voté une motion en votre faveur. Votre retour forcé en Guinée vous a placé devant une situation dramatique bien qu'étant professeur de mathématiques et un écrivain de renom. Vous êtes actuellement sans travail. Je me demande et certains collègues pensent ainsi: pourquoi la Guinée

Quel est le personnage de vos romans avec lequel vous partagez les plus d'affinités, avec lequel vous vous identifiez, peut-être?

Lors de la Biennale, on a beaucoup parlé de "littératures nationales". Comment vous situez-vous par rapport à ce débat? Ce concept s'oppose-t-il à l'esprit panafricain